

Un livre ensorcelant : English on the rocks

Jean-Marie Laurence

Volume 43, Number 3, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103860ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurence, J.-M. (1975). Un livre ensorcelant : English on the rocks. *Assurances*, 43(3), 231–235. <https://doi.org/10.7202/1103860ar>

Un livre ensorcelant: English on the rocks⁽¹⁾

par

JEAN-MARIE LAURENCE

English on the rocks de James G. Clarke est un livre ensorcelant. Tous ceux qui s'intéressent au langage et aux langues y trouveront profit, joie, et délassément par surcroît. Ah ! que nous voilà loin du pédantisme, de la sécheresse, du charabia trop souvent vide de certains linguistes.

231

Ce diable d'homme enseigne en se jouant, et ses élèves doivent bien se divertir tout en s'instruisant. Son livre donne l'impression d'un cours oral émaillé de batifolages et d'éclats de rire, qui tiennent lieu des gadgets qu'on oppose aujourd'hui au lourd dogmatisme des neiges d'antan. Mais ne vous y trompez pas; les grands professeurs sont des artistes qui enrobent modestement leur science d'humanisme souriant. Dans le tissu chatoyant de l'ouvrage de Clarke, la chaîne forme un essai de linguistique et de méthodologie de l'étude d'une langue étrangère, une somme des choses qu'il faut savoir et méditer pour assurer l'efficacité de l'apprentissage auquel on s'apprête; la trame illustre et soutient cette sorte de cours méthodique, dont elle dissimule avec bonheur les articulations et la technicité dans une aura de culture enrichissante.

Il s'agit en somme d'une propédeutique, d'une préparation à l'étude poussée de la langue seconde. On ne dira jamais assez combien cette préparation est nécessaire pour assurer l'efficacité de l'apprentissage. Autrement, que d'efforts perdus, que d'heures de découragement.

Le principe fondamental de sa doctrine, Clarke l'énonce le plus souvent possible pour l'inculquer à ses lecteurs. On

¹ Clarke, James G., *English on the rocks*, Paris, Hachette, 1973, 188 p.

peut l'exprimer ainsi: « Une langue est une conception du monde ». Il en appelle au témoignage de Georges Mounin: « Cette idée, que chaque langue découpe dans le réel des aspects (négligeant ce qu'une autre langue met en relief, apercevant ce qu'une autre oublie), et qu'elle découpe aussi le même réel en unités différentes (divisant ce qu'une autre unit, unissant ce qu'une autre divise, englobant ce qu'une autre exclut, excluant ce qu'une autre englobe), est devenue le bien commun de toute la linguistique actuelle (. . .). En bref, selon un mot de Benveniste: — Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé — » (p. 19).

« Présentation des personnages », 2e chapitre de l'ouvrage, est une étude comparative remarquable de la « physiologie mentale » de l'Anglais et du Français. En guise d'introduction, Clarke rappelle qu'en arrivant en France, à l'époque du gouvernement Pompidou, la reine d'Angleterre « s'avance bras ouverts, sourire aux lèvres, et dit au Président de la République: *How do you do*, à quoi Pompidou répond: *Par moments, je me le demande* ». Et Clarke d'ajouter: « ainsi le président a montré aux mille millions d'Anglo-Saxons — et à un certain nombre de mes étudiants, Dieu merci! — que véritablement il ne comprenait encore rien à l'Anglais (notez la majuscule), dans tous les sens du terme » (p. 24).

À tout moment, Clarke répète que l'Anglais et le Français pensent différemment, sentent différemment, imaginent différemment, jugent différemment. On sait que beaucoup d'onomatopées même, pourtant bien près du psychisme viscéral, élémentaire, varient d'une langue à l'autre. « Vous imitez un canard en faisant *coin-coin*, alors que je fais *quack-quack*. Vous criez *Aïe!* quand on vous pince, et moi *Ow!* »

Ainsi l'éducation de l'oreille interne est d'une extrême importance puisque « on ne parle qu'avec son oreille » (p. 44).

« Le babil des bébés de 6 mois, dit-il, est déjà anglais en Angleterre et français en France, et il est prouvé par des observateurs hollandais qu'un petit Martin de 6 mois transporté brusquement dans une pouponnière de Smiths ou de Jones, éprouverait derechef son premier dépaysement linguistique » (p. 45).

Il cite çà et là d'autres exemples probants et... amusants. Il rappelle que l'intelligence même du sens des mots oblige souvent le traducteur à refouler sa propre langue pour se refaire un esprit vierge. Les élèves négligent malheureusement ce conseil quand « ils les collectionnent (les mots), les classent, les répètent, comme des litanies. Ils essayent par tous les moyens de les fixer dans leur mémoire en les accrochant le plus solidement possible aux mots équivalents de la langue qu'ils parlent couramment. Dès qu'ils arrivent à découvrir que *rubbish* c'est *ordure* en français, ils s'empressent de mettre tout cela sur l'enclume et frappent dessus jusqu'à ce que l'ensemble devienne transparent. Des années plus tard, l'exécutant d'un si bel ouvrage devenu envoyé spécial du *Monde* à Londres, et entendant un syndicaliste traiter la loi Carr de « *rubbish!* » croit pouvoir traduire *c'est une ordure*. — (Alors qu'il aurait fallu à peu près: *Quelle blague!* ou *C'est de la frime!*) » (p. 57).

233

Bref, dans la première partie de son livre, Clarke appuie sur les aspects psychologiques, les traits de personnalité et les conditions générales qui préludent à l'apprentissage linguistique proprement dit, à la didactique comme s'expriment les pédagogues. Il reviendra d'ailleurs sur ces conditions primordiales de tout enseignement efficace, dans son chapitre intitulé *Les leçons d'une enquête*.

Le 4^e chapitre de l'ouvrage porte sur l'application de la grammaire générative à l'apprentissage de l'anglais. Quelle

234

ingéniosité dans le choix des exemples, quelle simplicité dans l'explication! Certains linguistes seront assez étonnés en le lisant de comprendre enfin, et si facilement, leur propre galimatias traduit en clair... Clarke profite de cette discrète initiation au « générativisme » pour illustrer un principe général de la syntaxe anglaise. « Considérons, écrit-il, le groupe nominal (GN) que je forme en évoquant *un écran de télévision à circuit fermé*. La chose précise que je désigne ainsi ne devient intelligible que grâce au soin que j'ai pris de relier les mots « écran », « télévision » et « circuit », par des « charnières » propres au français. Il se trouve que l'anglais n'a pas besoin ici de ce secours, et dit *closed circuit television screen*, en juxtaposant tout simplement les mots, mais en les disposant dans un ordre différent par rapport au pivot « écran ». Vous pouvez ainsi constituer une infinité de groupes nominaux en anglais sans vous préoccuper d'autre chose que de la place du « pivot » qui sera toujours nommé le dernier. Vous direz donc: *The California gold rush* — (La ruée vers l'or de la Californie); *An L-shaped 13 storey office block* — (Un immeuble pour bureaux, bâti en forme de L, et haut de 13 étages); *An easy to win football competition* — (Un tournoi de football facile à remporter) » (p. 65).

L'auteur reviendra sur les récentes acquisitions de la linguistique contemporaine au chapitre IX pour expliquer la deuxième étape de ce qu'il appelle si bien « le montage de la phrase », en appuyant sur le deuxième aspect de la grammaire générative, l'aspect transformationnel. Encore une fois, il saisit l'occasion de pousser une pointe dans le domaine du vocabulaire et de la sémantique, qui présente tant d'écueils aux étudiants d'une seconde langue.

Il faudrait résumer tous les chapitres de ce livre substantiel, puisqu'ils sont d'égale valeur. Contentons-nous de signaler encore l'étude sur le rythme (pp. 127 à 142), l'une des plus

importantes du livre. Elle compte quinze pages. L'auteur y plonge à une profondeur qu'il n'avait pas encore atteinte. Il démontre péremptoirement qu'« on ne parle qu'avec l'oreille » et son analyse des fondements naturels du rythme lui permet de revenir sur la psychologie comparative de l'Anglais et du Français sous l'aspect du comportement affectif.

Ainsi apparaît, aux yeux du lecteur attentif, la solidité de la structure didactique du livre, sous son apparente fantaisie. Les grands thèmes psychopédagogiques qui servent de bases à l'exposé doctrinal reviennent à deux ou trois reprises au cours de l'ouvrage, éclairés par des thèmes secondaires qui assurent la progression de l'exposé.

235

Ajoutons à cela des idées générales qui ne manqueront pas de modifier les habitudes de pensée d'un grand nombre de lecteurs et d'élargir leurs horizons sur le problème de la pédagogie et du contact des langues. En voici quelques-unes: l'orientation de la linguistique contemporaine peut contribuer à la mutation de l'enseignement des langues; les francophones n'ont pas à craindre le recul du français; il importe de vaincre certains préjugés, notamment la confiance aveugle au procédé d'« immersion »; « c'est en parlant qu'on apprend à parler et non en se laissant contraindre par une infinité de bandelettes, fussent-elles celles du *bien-dire* ».

Il faut lire *English on the rocks*. Un tel livre ne se résume pas.¹

¹ Nous remercions notre collaborateur d'avoir consacré autant d'espace à l'œuvre de M. Clarke. Pour nous bilingues, la compréhension de l'une et de l'autre langues est primordiale. A.